

Jean-Jacques Busino

Requiem

Depuis quelque temps le format papier préfère les récits les plus proches possible d'une description journalistique et ce au détriment de la fiction. Cela démontre une méconnaissance du travail d'écriture, car il n'y a aucune réalité. Seule l'imagination rend vivant des personnages de papier. Cet état de fait s'explique par la situation économique, d'une part, et certainement, pour grande part, à cause de ceux qui choisissent ce qui va être publié. Le métier d'éditeur, plus que celui d'écrivain, est en voie de disparition, il n'y a plus besoin d'une maison d'édition, car l'on peut mettre ses textes en ligne et les offrir à la lecture à qui les veut. L'époque est à la recherche de rentabilité et à la suppression des intermédiaires. La connaissance et le savoir-faire se perdent.

Moins les livres se vendent et moins les éditeurs prennent des risques, privilégiant les blogues déjà suivis et les textes censés raconter une tranche de vie. En y réfléchissant, la part du réel et de la fiction est sensiblement la même dans la totalité de mes livres. Seuls les journalistes décident si c'est un récit autobiographique ou une fiction, en fonction de leurs envies, de leurs croyances.

Du moment que je crée des personnages et que je vis à leurs côtés, il n'y a plus de différence entre ces êtres de papiers et mes amis, leurs aventures et mes souvenirs.

D'une façon générale, on peut dire qu'il y a une différence d'appréhension des écrits de la part des francophones et des anglo-saxons. L'Américain lit un manuscrit et est convaincu que ce qu'il y a sur le papier pourrait advenir, au contraire du francophone qui se pose la question de la plausibilité. Comme si une situation sortie du cerveau d'un humain pouvait ne pas survenir. En 1999, on m'a demandé de changer la fin d'un roman, car le détournement d'un avion de ligne par des pirates de l'air saoudiens dans le dessein de crasher l'appareil sur la statue de la liberté, le jour de l'indépendance américaine, n'était pas crédible. Les informations pour créer cette situation étaient partout et il était évident que cela finirait par arriver. Lorsqu'un éditeur américain lit un manuscrit où un tueur fou tue sans motivation, il le publie. Les policiers qui le lisent se disent que, si c'est le cas, la recherche du mobile est totalement inutile et qu'il faut enquêter différemment. Cela fait des années que je me demande si les phénomènes qui agitent les États-Unis sont leur faute – ou si, en Europe, ne pas chercher fait que nous ne voyons pas certains phénomènes. En 2005, la base de données d'Interpol permettait 6 entrées alors que celle du FBI n'avait pas de limites. À partir de plusieurs similitudes dans les meurtres, les Américains se demandent si c'est le fait de la même personne. En Europe, il est possible de commettre un meurtre en Sicile et dans la banlieue de Stuttgart sans risque d'être repéré.

L'Europe est vieillissante et, quand on cherche à conserver le passé, on se méfie de l'imagination et des poètes, car on a peur de l'avenir. Arrivé à la cinquantaine, l'européen moyen se sent bien en imaginant que tout était mieux avant et adore ceux qui lui disent qu'hier était tellement mieux que l'hypothétique demain. Il en arrive même à

détester le convive qui aurait l'outrecuidance de mettre le doigt sur un problème concret ou qui décrit un danger imminent. Il ne manquerait plus que l'on boive des bouteilles hors de prix en parlant d'une société obligée de vivre sur une terre vidée d'abeilles et recouverte de céréales. Les seuls problèmes qu'il tolère lors d'une soirée sont les soucis qui ont été et qui datent de plusieurs décennies. Haïr les musulmans résonne comme la haine des Juifs. C'est rassurant car connu, on en connaît le début et la fin. Imaginer les risques encourus lorsque des fous pêchent à plus de 4 000 mètres de profondeur déclenche des crises d'angoisse, car l'issue est incertaine. Les différents scénarios sont anxigènes et se marient mal avec des bouteilles qui représentent plusieurs mois de salaire d'un ouvrier chinois.

L'imagination est un levier dangereux, aujourd'hui. Dès la maternelle, un prof s'inquiète d'un élève qui a la capacité à raconter des histoires. En règle générale, on leur demande de se taire. L'imagination, et son corollaire, la parole, sont bannis des établissements scolaires, car il est plus facile de noter un élève qui répète bêtement un texte plutôt que de noter des fictions. Éduqués loin de l'imagination, ils deviennent des adultes apeurés par la fantaisie. Les lectures s'en ressentent. Ils passent de la vie de Napoléon aux récits de Xavier Plinfonds, qui a gravi l'Everest alors qu'il était aveugle. Il est donc parfaitement logique que les rares livres que nos contemporains lisent ne parlent que d'hier, du vécu et de comme il était agréable de vivre dans les années 50, où la France était la France, et l'Italie, l'Italie. On ne parle pas de l'extrême pauvreté et de la présence de mouvements fascistes qui mettaient en danger les jeunes démocraties, on ne raconte que des cartes postales embellies par le souvenir de ses yeux d'enfant. Les rares qui achètent encore des livres préfèrent des comptes rendus historiques à des récits imaginaires.

Bien entendu, la Toscane était sublime, belle, chaude et authentique. Les plages étaient naturelles et les animaux vivaient encore en liberté. Écrite 44 ans plus tard, ma description ne porterait que sur le son des cloches et les curés un peu ivres, certainement pas sur la présence des services secrets américains, terrorisés que l'Italie ne devienne communiste, ou sur l'engagement massif de pédophiles au Vatican. Je sais déjà que les souvenirs nostalgiques feront un livre qui fonctionne, alors que si je décris la présence des policiers parmi les Brigades Rouges et les anarchistes lors de pose de bombes dans les banques, j'aurais un livre que personne ne lira.

Il n'y a pas seulement à l'écrit que l'imagination dérange. Même lors de discussions, celui qui a le malheur d'essayer d'imaginer le monde de demain fera partie de ceux qu'il ne faut plus jamais inviter. Décrire les dangers des Big datas, les dérives des écoutes et des systèmes de flicage massif, parler de ce que les lanceurs d'alertes ont payé de leur confort pour nous mettre en garde, devient un sujet vulgaire, presque une faute, un manque d'éducation.

Une société qui nie l'imaginaire et qui fait taire les personnes capables de se projeter dans l'avenir et d'imaginer le futur va dans le mur, se perd et disparaît.

Jean-Jacques Busino (ou Giacomo Busino) est né en 1965 à Genève de parents italiens. Romancier suisse de langue française, auteur principalement de romans policiers, dont récemment *La Dette du diable* (Rivages/Noir, 1998), *Le Théorème de l'autre* (Rivages/Noir, 2000), *Cancer du Capricorne* (Payot & Rivages, 2010 - Prix Pittard de l'Andelyn), et de livres pour la jeunesse.